



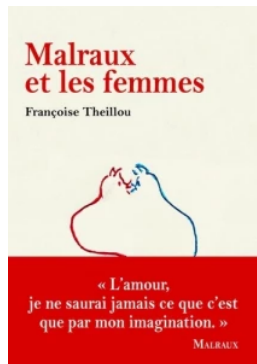
EN CE MOMENT : **2025 : UN MARCHÉ DU LIVRE SOUS TENSION** **LES ROMANS DE LA RENTRÉE LITTÉRAIRE 2026**

LIVRES > EXTRAITS

#ESSAIS

Malraux et les femmes

Françoise Theillou



En 2026, on célébrera le 125^e anniversaire de naissance d'André Malraux. Cet anniversaire constitue un moment symbolique fort pour le monde culturel, éditorial et institutionnel. Françoise Theillou explore la relation complexe d'André Malraux à l'amour et aux femmes, à peu près absente de son oeuvre et des grandes biographies qui lui ont été consacrées. L'écrivain a volontairement brouillé les pistes entre réel et imaginaire, taisant l'intime et rejetant toute lecture biographique de son oeuvre. Ce sont surtout les femmes qui l'ont aimé, Clara, Josette, Madeleine, Sophie, qui ont permis de lever en partie le voile, chacune révélant un Malraux différent. Au terme de ce parcours, Malraux apparaît comme un homme fondamentalement paradoxal : profondément marqué par le sacré et la sublimation du féminin, incapable de vivre l'amour sans distance, mais sans cesser jamais d'aimer. Mieux qu'un libertin ou un séducteur, il fut un chercheur d'absolu pour qui l'amour resta une passion intense et un mystère vécus jusqu'au bout.

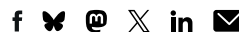
Furet du nord [Acheter sur Furetdunord.com](https://www.furetdunord.com)

DECITRE [Acheter sur Decitre.fr](https://www.decitre.fr)

AUTEUR
Françoise Theillou

EDITEUR
Ateliers Henry Dougier

GENRE
Biographies



Retrouver tous les articles sur *Malraux et les femmes* par Françoise Theillou

AU LECTEUR

Malraux a été muet sur ses amours. Comme sur ses origines. Deux tabous, peut-être bien deux faiblesses, devant quoi il a de son vivant « érigé sa statue », comme il le prédisait à Clara, et forgé sa légende en brouillant les pistes du réel et de l'imaginaire.

On ne voit pas de femmes aux héros de Plutarque. Malraux aurait certainement aimé que sa vie amoureuse demeurât l'angle mort de son histoire, comme elle le fut de son œuvre. Il n'est pas exagéré de dire qu'il y est presque parvenu. Les abondants mémoires de Clara, dont la publication commence en 1963, il y a plus de soixante ans, parlent davantage d'aventures et d'intensité vécue à deux que de douloureuse séparation. Ils construiront pour la postérité, paradoxalement, l'image d'un couple assorti au point d'en devenir mythique. Malraux lui-même, ennemi depuis toujours de *la biographie qui n'est pas la vie*, va, quatre ans plus tard, et l'âge venant, s'empresse d'en entreprendre le sabotage en inventant le contre-feu des *Antimémoires* dont le titre, un néologisme de sa façon, dit assez le néant du souvenir. Il y mêle, en disant « je », des histoires indifféremment réelles ou imaginaires, aucune importance. Le vrai n'a rien à voir avec le réel, la vérité est celle de l'artiste. Il

y est parfois question de femmes, admirables même, jamais des siennes et jamais de ses amours. Comme s'il gelait la question. Exit la biographie et sa géométrie plane. Bonjour l'autofiction, asexuée.

Lorsqu'il meurt, en novembre 1976, soit une dizaine d'années plus tard, le seul texte où il aura dit « je » en parlant de lui, André Malraux, c'est *Lazare*, l'histoire de sa survie, et même de sa résurrection du combat douteux d'une dizaine de jours contre une maladie létale. Il lui aura donc fallu mourir, symboliquement, pour parvenir à parler de lui, sans écrans, et même d'une femme aimée, Josette. À l'agonie, celle-ci s'étonnait encore de la mort, de la forme que prenait sa propre mort. Une allusion fraternelle, et la seule mention, à notre connaissance, dans toute l'œuvre, d'une relation féminine qui lui appartînt.

8

Les grands hommes, cependant, ne s'appartiennent pas et, ignorant son sabotage de la biographie, des professionnels du genre comme le talentueux Jean Lacouture n'attendirent pas sa mort pour s'emparer de sa vie, avec la collaboration de l'intéressé, plutôt satisfait de transmettre son existence légendaire à un admirateur qui ne demandait qu'à le croire. L'intime, ce n'était pas son sujet, mais *Malraux une vie dans le siècle*.

On aurait pu penser qu'avec la disparition de l'écrivain, on s'autorisât à transgresser l'omerta. Que nenni ! Le livre d'Olivier Todd, intitulé seulement *Malraux*, une somme, une mine, un réquisitoire parfois sévère sur l'envers du personnage, continue de faire l'impasse sur le sujet des femmes, tout comme la biographie américaine de Curtis Cate, et d'autres encore.

Ce sont elles, les femmes, qui vont faire bouger les lignes, à commencer par Suzanne Chantal, l'amie *prodigieuse* de Josette, et l'auteur du *Cœur battant* paru en 1976, l'année de

la mort de l'écrivain. Malraux lui avait même consenti une préface, pour un texte qu'à l'évidence il n'avait pas lu, où il saluait un hommage... à l'amitié. L'ouvrage déclencha l'ire des « malruiciens », tartufiés, comme tous les autres. Suivront, beaucoup plus tard, le *Journal* de Madeleine et le délicieux petit livre de Sophie de Vilmorin *Aimer encore*. Le point de vue changeait de camp et la lorgnette de sens, mais la vision restait singulière. Le Malraux qui avait aimé Clara, ne ressemblait que de très loin à celui de Madeleine, qui n'avait rien à voir avec le feu rallumé pour Louise.

Aimer un auteur, c'est aimer un homme. L'étudier, c'est ne rien négliger de ce qu'il est possible de connaître de lui, sans exclusive et si possible sans préjugés ni tabous. Dans le fragile équilibre entre empathie et distance, cette tension spéciale sur fond de temporalité.

Malraux amoureux, ce fut quoi, au juste ?

L'AMOUR

En amour, Malraux est cornélien : l'amour est une passion secondaire. Sauf qu'il n'a jamais cessé jusqu'à sa mort de vivre des aventures amoureuses, « aventures », c'est bien le mot, où il se jette à corps, à cœur perdu, comme dans l'action et plutôt successivement. Il méprise l'adultère, trivial et infâme : « Moi, je suis un être fidèle, rien à faire à cela ! » déclare-t-il hautement chez Gide. Une volonté à porter à son crédit s'il consentait à s'engager et s'il savait clore une « histoire » autrement que par la fuite. Capable de dire à Clara à peu près en même temps « qu'il se suiciderait, si elle le quittait » et que « dans six mois, ils seraient divorcés » ou de proposer tout à trac à Josette « un mois sans lendemain », tout en reconnaissant « qu'aucune femme ne le ferait ». Une insolente et insupportable conduite de mâle dominateur, à l'aune d'aujourd'hui. L'autre, pris au jeu et acceptant le pari, il lui faudra servir ou subir. Car enfin, qu'est-ce que l'amour au regard de l'action ou de la création ?

Malraux aime observer que tous les mots chinois pour désigner l'amour sont négatifs et que « l'amour était en Chine une maladie ridicule, indigne d'un mandarin ». Une manière d'exprimer, chez ce cérébral alléguant les lettrés

des anciens empires, un irréductible antagonisme entre le corps et l'esprit, la raison et le sentiment, la sage et le fou, le sain et le malade. Il a certainement existé un premier Malraux, mi-samouraï, mi-mandarin, épris d'absolu et fêru de civilisation extrême-orientale, pour se rêver cet idéal viriliste où l'esthétique trouvait aussi son compte.

On ne voit pas de femmes dans ses romans et l'écrivain Malraux s'avoue lui-même incapable de créer un personnage féminin, d'imaginer une psychologie féminine. Gisors, dans *La Condition humaine*, un « double » possible de son auteur, est veuf. Ses héros combattants, sauf exception, sont célibataires. Les autres, le fabuleux Clappique, autre figure de Malraux, ou Ferral, le trafiquant d'armes, misogynes absolus, ont des maîtresses ou fréquentent des prostituées. Clappique va même jusqu'à s'interroger sur l'existence de la femme. On objectera Kyo, marié à May... qui le trompe (non sans raison peut-être), faute impardonnable aux yeux de son intransigeant compagnon. Il s'agit en fait de la transposition d'un épisode vécu par les Malraux, jamais aussi proches que lorsqu'ils militent ensemble, comme dans les manifs du Front populaire, alors même que leur couple est en train de périlcliter côté cœur.

Malraux a été élevé religieusement, puritainement même, il y a tout lieu de le croire, en fils unique, par trois femmes sans hommes, et dans un village du début du vingtième siècle. Sans mixité sexuelle, comme il est de règle à l'époque, ni sociale. L'épicerie ne manque pas de pratiques, mais on ne fraie avec personne. Pas de cousines ni de fillettes alentour. L'enfant est élevé « en petit homme » auquel le scoutisme du général de l'armée des Indes Baden-Powell inculque, à douze ans, des valeurs de soldat. L'album familial, qui ne lésine pas sur les clichés, que l'enfant pose déguisé pour Mardi gras ou coiffé du chapeau de l'éclaireur, communiant

ou dans son uniforme flambant neuf de collégien, montre un petit garçon sérieux et pénétré de ce qu'il fait ou de ce qu'il est, et qui ne sourit jamais. Sans paraître triste pour autant. Cette enfance conformiste, qu'il répudiera, comme tout ce qui renvoie à Bondy : « Presque tous les écrivains aiment leur enfance, je déteste la mienne », lit-on au seuil des *Antimémoires*, cette enfance qu'il voudra rayer ou qu'il maquillera désespérément à Clara pour donner le change, fut, quoiqu'il en ait, la sienne. « Je n'ai que des souvenirs d'humiliation », conclura-t-il pour solder une bonne fois pour toutes la question de ses origines. Soit. Mais le fer rouge de la honte n'efface pas l'empreinte, celle de la religion, par exemple. L'emprise du catholicisme traditionnel est puissante à Bondy, dans ce milieu étroit et bien-pensant. Malraux que la question religieuse a interpellé toute sa vie, affectionnant la fréquentation des croyants et des clercs de tous bords et de tous horizons, est souvent revenu sur sa foi perdue à douze ans. Sa « communion solennelle » ne lui avait pas apporté « la révélation qu'il en attendait », disait-il. Il bute donc, au seuil de l'adolescence, sur la réaffirmation du *Credo*. Cette déception et cette remise en question feront de lui l'agnostique qu'il fut, à jamais nostalgique de sa foi passée, imprégné de morale chrétienne. Il est réservé et pudique, « prude » même, diront les *femmes* qu'il a aimées. Les dames de Bondy lui ont enseigné de bonne heure la chair coupable, la tentation et le péché que l'enfant a appris à conjurer d'un rapide signe de croix. Une variante du manuscrit des *Conquérants*, une pépite, en atteste, dans l'édition critique du roman dans la Pléiade¹. La foi perdue, ce geste rituel, écrit-il, « deviendra un tic ».

À Bondy, toute effusion est interdite, on ne se touche pas, on ne s'embrasse pas. « Ne vous promenez donc pas

1 Malraux, O.C. I, p. 1056.

toute nue ! » dira-t-il quarante ans plus tard à Madeleine, vaquant en *fond de robe* dans la chambre conjugale. À Josette, frustrée, il expliquera que c'est *La Sainte Vierge*, et la douceur, sa consubstantielle vertu, que chaque homme, au fond de lui-même, rêve de retrouver dans la femme qu'il aime. Où l'on devine, derrière le malaise et l'évidente provocation destinée à le dissimuler, l'impact primitif d'une sublimation féminine de l'ordre du sacré. Faut-il projeter ici, coiffant l'ambiance familiale, le regain populaire de ferveur mariale caractéristique du début du XX^e siècle, et donc contemporain des enfances Malraux ? La France du XIX^e siècle avait assisté, avec la Restauration, à un retour du religieux. Surgit au mitan du siècle une vague d'« apparitions » de la Vierge, dont Lourdes et bientôt son pèlerinage ne seront que le phénomène le plus marquant. La proclamation de la République enclenche en retour une politique de la laïcité qui voit son accomplissement dans la loi de séparation des Églises et de l'État de 1905. On imagine mal aujourd'hui la crispation qui s'ensuit et le reflux, populaire surtout, vers la figure protectrice de la Vierge. Le dogme papal de l'Immaculée Conception, proclamé l'année précédente, n'est pas un hasard. Le culte marial s'en trouve renforcé, avec un peu partout en France la célébration collective du mois de mai, le mois de la Vierge. On tresse des couronnes, on dresse des autels fleuris où l'on dit le rosaire, on processionne. Le 15 août, jour de l'Assomption, *bis repetita*. Il n'y a aucune raison pour que l'église Saint-Pierre de Bondy, gros bourg rural de la France traditionnelle, ait échappé au phénomène, et il n'est pas interdit d'imaginer le jeune Malraux, parmi les enfants du catéchisme, disant le chapelet, comme c'était l'usage, devant les reposoirs d'aubépine blanche du *Combray* de Proust.

Malraux amoureux restera paradoxal, pris entre des extrêmes qui s'excluent. Le tropisme des sentiments est indéchiffrable, mais les faits ne mentent pas. Si, comme le veut la psychanalyse des origines, le rapport de l'enfant à la mère modélise la forme future du sentiment amoureux, il vit la contradiction d'une sensibilité et d'une sexualité sous contrôle, empêchées sous le regard d'une mère froide, peut-être même frigide qui trouve une compensation, voire sa résolution provisoire, dans une sublimation religieuse féminine, mais asexuelle. Faut-il voir la perpétuation de cet idéalisme de l'enfance dans sa réponse au journaliste qui l'interroge cinquante ans plus tard : « L'amour, je ne saurai jamais ce que c'est que par mon imagination². »

L'adolescence le cueille dans ces dispositions, mais bien persuadé d'appartenir au « sexe fort ». On ne voit pas d'« éducation sentimentale » à Malraux. Pas de « vert paradis des amours enfantines », pas de flirt, pas d'expérience affective ou sexuelle déterminante. Les sensations fortes, il les cherche dans la littérature et dans l'art, dans les bibliothèques et aux vitrines des galeries d'art. Le petit garçon trop sérieux dont la première lecture fut, à l'entendre, le *Macbeth* de Shakespeare, tragédie du remords, court maintenant les bouquinistes, boulimique de lecture, mais désargenté. Il y trouve une littérature d'occasion qu'il n'aurait jamais soupçonnée, des classiques, certes, mais aussi des petits romans libertins du XVIII^e, beaucoup de poètes inconnus surtout, suiveurs de Baudelaire, ces postsymbolistes de la fin du XIX^e, Rimbaud, Verlaine, Mallarmé, Laforgue ou Lautréamont, incompris et souvent sulfureux, publiés dans des éditions confidentielles ou carrément censurées. Il y découvrira ainsi *Une saison en enfer*, mais aussi la poésie homosexuelle de Pierre Louÿs ou de Renée Vivien,

15

2 Pierre Galante, *Malraux*, Le Cercle du nouveau livre, 1971.